

## Vie des arts

**Jean McAllister**

René Garneau

---

Numéro 60, automne 1970

URI : [id.erudit.org/iderudit/58040ac](http://id.erudit.org/iderudit/58040ac)

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN 0042-5435 (imprimé)  
1923-3183 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Garneau, R. (1970). Jean McAllister. *Vie des arts*, (60), 18–19.

---

Tous droits réservés © La Société La Vie des Arts, 1970

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

---



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. [www.erudit.org](http://www.erudit.org)





# JEAN McALLISTER

par René GARNEAU  
Ambassadeur du Canada auprès de l'Unesco

Jean McAllister, née à Philadelphie. Études de céramique au Japon. Études de sculpture à New York. Stage dans les ateliers à Paris. Exposition particulière chez Jacques Massol à Paris. Vit actuellement à Ottawa.

Par-delà les résines, la pierre ou le bois c'est on rêve que sculpte Jean McAllister, l'insistant l'ave humain à la recherche de la face interne et des mouvements intimes de la matière. Fille d'un Lucrèce qui n'aspirait qu'à savoir plutôt que sa sœur de Faust qui voulait transformer.

Sa démarche artistique s'est d'abord et tout naturellement inscrite dans l'espace extérieur par ses projections auxquelles elle revient périodiquement comme pour payer son tribut de sculpteur. Mais chaque fois avec d'autant plus de force et de liberté dans le jaillissement que, par des recherches au cœur du matériau elle a pu, entre-temps, mener plus loin les jeux de la lumière, de la forme et de la couleur à l'intérieur de ses plastiques.

Jean McAllister a travaillé en France avec un maître qui l'a entraînée jusqu'aux plus hautes galeries de Reims pour y restaurer des statues atteintes du mal de la pierre. Elle n'ignore certainement pas qu'aux neuvième et dixième siècles des moines ont évidé à force de bras les petites montagnes du Sud-Ouest pour y ménager des églises monolithes aussi hautes que les plus hautes dressées en plein ciel. Ces moines en retiraient la pierre pour y mettre Dieu. Jean McAllister creuse ses résines pour y ouvrir des perspectives et y inventer des formes intérieures. Il y a quelque chose dans cette opération qui est un peu de la métaphysique.

Jusqu'ici, cet art d'évidement s'est surtout exercé sur des masses de plastique de forme sphérique où, bien avant les vendanges lunaires des astronautes de la famille Apollo, elle a ouvert des cratères, percé des tunnels, découpé des infractuosités qui font à la lumière d'étranges et chauds refuges. Ouvrir des chemins inconnus à la lumière, projeter des couleurs dans de petits souffres voués à la cécité, se retourner vers l'opacité de la matière et ne plus se contenter seulement de lui arracher des éclats c'est peut-être une forme de viol esthétique. En tout cas, c'est un art original et volontaire. Au fond, ce que veut McAllister c'est assouplir une forme d'expression qui, dans ses avatars modernes, est trop souvent devenue raide comme une barrière; c'est faire qu'on soit reçu dans la sculpture.

Elle avait déjà tenté cette expérience avec une pièce de grande dimension, et de destination architecturale, *Promenade verticale*, qui fut exposée au Musée Rodin en 1966. Elle la continue et l'approfondit aujourd'hui, selon son génie propre et sans référence à ses souvenirs japonais, dans l'épaisseur d'une sorte de boîte (*Boîte de nuit*) où l'espace naîtra du matériau et la lumière de la nuit.

Mais elle n'est pas confinée dans la seule opacité. Animé d'un mouvement dialectique, son art se porte aussi heureusement vers la projection des objets dans l'espace. C'est par là que Jean McAllister avait commencé et, rassurée par ce qu'elle découvre au cours de sa marche dans les catacombes, elle remonte périodiquement au grand jour. Il s'agit alors de discipliner la bête dont on a broyé les secrets, et une même volonté s'applique à cabrer le mouvement ainsi qu'à ouvrir la nuit.

J'aime ces formes bien assises sur des armatures de fer ou de *métal déployé* qui exploitent, selon les règles d'un calcul valéryen, la fécondité du jeu des angles recoupés. Il y a ici plein usage mais aucun abus de liberté. Pas de recherche d'expressionnisme et encore moins de trace de cette affirmation à tout prix de la personnalité du sculpteur qui fausse tant d'œuvres récentes. McAllister n'est cependant pas absente de ses créations. L'une d'elles peut évoquer un animal du bestiaire roman rongé par l'érosion, et on se rappelle alors l'expérience rémoise de l'artiste.

Dirai-je que ses sculptures sont admirablement structurées? Je le dirais si ce mot n'avait pas été vidé de son sang et... de son sens par la critique-vampire qui gouverne aujourd'hui par intérim. C'est un fait que les œuvres de Jean McAllister se succèdent avec une inflexible fidélité dans des séries dont on peut reconnaître les lois, que chacun des deux ensembles (celui des

sculptures à l'intérieur aussi bien que celui des œuvres spatiales) fait un tout cohérent et que les formes sont toujours tenues en main dans les limites de jeux bien réglés.

Quelle part cet austère projet personnel peut-il laisser à la sensibilité? Le mystère des espaces intérieurs qu'elle fait chatoyer dans les sculptures de forme sphérique collabore généreusement avec elle à ce point de vue. Et son recours à la couleur, pour animer la matière des sculptures dans l'espace, leur apporte une charge subtile d'émotion. Tout à coup, un plan devient doux comme une peau. On y chercherait le battement d'un sang fin. Et puis elle a des complicités avec la nature. Puisque les sculptures dans l'espace sont destinées à l'extérieur on laisse la neige se lover comme une douce bête blanche au creux des angles. Quand l'automne viendra ce sont les feuilles qui jauniront et rougiront aux mêmes creux avant d'y faire luire les feux apaisés de leur pourrissement. Tout est pur aux purs.

Au-delà des résines, de la pierre et du bois, au-delà du rêve de Jean McAllister, ce qui est le plus fascinant chez elle, parce que c'est ce qui est à l'origine, ce sont, comme le disait Claudel de sa sœur Camille, "ses mains intelligentes".

(English Translation, p. 66)

Ci-dessous: *Étoile noire*. Polyester noir, 60 po. sur 54 sur 36 (152,5 x 137,2 x 91,5cm). (Phot. Gabor Szilasi.)

Page ci-contre: *Soleil à la fenêtre* et l'artiste. Polyester noir. 54 po. sur 51 sur 52 (137,2 x 129,6 x 132,1cm).

